

Engadine

par Louis Gagnon Cloutier

Table des matières

Engadine.....	2
Quand ?.....	1
Pourquoi ?.....	1
Louis Gagnon Cloutier	2
Il, nous, je	4
Anna, Franca et Notker	5
Ah ! Les Alpes. Ah ! les mélèzes	7
Louise, Notker et Segantini	12
Hôtel Ducan, Haupstrasse 15, Monstein.	23
Vers Tartano.....	35

Quand ?

À 21 :07 du mercredi 4 septembre 2019, la roulette de nez du Boeing 777 pointe en direction de la piste de décollage.

À 21 :17 la portance dépasse le poids de l'appareil et les pneus cessent de frotter le béton de la piste 06-24 de l'aéroport Pierre Elliott Trudeau.

À 21 42 les passagers du vol Swiss LX87 en direction de Zurich sont autorisés à détacher leur ceinture de sécurité.

À 10 :29 :13 du 5 septembre, les roues de l'avant-train du jumbo en provenance de Montréal touchent la piste de l'aéroport de Zurich (jadis Kloten), avec 5 minutes et 47 secondes d'avance sur l'heure prévue.

À 11 :12 notre héros sourit à la jeune paysanne recyclée en employée de multinationale.

À 11 :16 l'employée pose sur le comptoir de son stand les clefs d'une BMW M 135i.

À 11 :30 notre BMW entre sur l'autoroute A3 en direction de Sargans.

À 12 :27 elle en sort.

Pourquoi ?

Pourquoi amorcer ce récit avec la précision et l'aridité d'une enquête policière ou d'une recherche pour IATA ? En toute honnêteté, nous n'en savons rien. Une lectrice férue de psychologie pensera sans doute reconnaître le style du névrosé obsessionnel usant du frein des nombres et de la précision temporelle pour que les flots des mots ne le fassent échouer sur les rivages de la mélancolie. Peu importe qu'elle ait raison ou non, dans la suite, nous lâcherons les freins et nous nous laisserons emporter par les mots. Mais abandonnons cette parenthèse qui n'enrichit nullement notre histoire et reprenons le voyage, sans nous soucier des tic-tacs du temps.

Pourquoi quitta-t-il l'autoroute qui devait le conduire à Sils Maria ? Aucune idée, même si l'hypothèse que la fatigue ou un besoin corporel quelconque l'aient poussé à faire une halte est loin d'être gratuite. Mais, lui, savait-il pourquoi ? Pour savoir s'il le savait, il eût fallu lui poser la question lorsqu'il actionna le clignotant quelques mètres avant le panneau indiquant Flums. Nous ne l'avons pas fait et pas par indifférence à son état comme l'étaient les nuages qui, harassées par des vents insolents, jouaient à cache-soleil, mais parce que, prisonniers d'élucubrations sur le style d'écriture, nous étions incapables de penser à notre héros.

Louis Gagnon Cloutier

À la sortie de Flums, il suit l'indication Mels et une fois entré dans le village il tourne en rond pendant une vingtaine de minutes avant de stationner devant le restaurant *Cosa nostra*. « Il faut avoir du culot pour appeler un restaurant *Cosa nostra* ! » se dit-il, « je suis curieux de savoir si leur clientèle est pleine de mafiosi comme celle du resto de via Dante. » Faut-il ajouter que, en écrivant « tourner », l'image de MELS, la société de Quebecor « Reconnue mondialement pour ses studios de tournage » nous a traversé l'esprit ? A-t-elle traversé son esprit aussi ? Sans doute, car la petite amie de son meilleur ami dont il avait été amoureux (de la petite amie et non de l'ami) y travaille.

Nous ne décrirons ni la clientèle ni le personnel du restaurant ; nous ne critiquerons pas la qualité de la pizza et, des pensées qui accompagnèrent son repas, nous ne soufflerons pas mot. Nous allons, par contre, profiter de cette pause pour vous présenter Louis Gagnon Cloutier, le héros de notre récit. De son récit, à vrai dire. Un moment... est-ce son récit ou le nôtre ? La réponse n'est guère facile, c'est notre récit, c'est vrai, mais il est également vrai que c'est le sien et, pour compliquer encore un peu plus les choses, nous allons ajouter que c'est le récit d'un autre aussi.

Avant d'emmêler trop le fil, commençons par nous présenter. « Nous » c'est l'écrivain, le *deus ex machina* qui, en théorie, connaît et contrôle tout, mais qui, en pratique, ne connaissant que les grandes lignes, ne contrôle rien. Le récit est le « nôtre », car nous sommes dans la condition d'intervenir quand bien ça nous chante, mais c'est le sien quand Louis Gagnon Cloutier nous échappe et vit sa vie — et, surtout, quand il protège ses pensées derrière un mur de silence ou un hourd de mots. Nous venons de nous dire

écrivain, mais il serait plus correct de nous dire copiste — scribe, si vous préférez — celui qui fixe sur écran ce qui circule dans le monde du héros. Et vous, dans tout cela ? Nous ferons appel à votre aide pour régler le trafic des mots lorsque leur circulation sera trop chaotique : nous vous poserons des questions pour la ralentir et, éventuellement, dévier les poids lourds sur l'accotement.

Venons donc à notre héros : un doctorant en littérature engendré par une mère québécoise, avec le support d'un père, québécois lui aussi. Un Québécois de souche comme disent mes amies indépendantistes, surtout si nous ajoutons que sa grand-mère maternelle était une *Gagnon* et sa grand-mère paternelle une *Tremblay*. Difficile de trouver souche plus enracinée en terre québécoise que celle-là ! Comme l'indiquent les statistiques du gouvernement du Québec, Gagnon est le deuxième nom de famille le plus répandu après Tremblay ; Cloutier, lui aussi en très bonne position, serait le premier si les Québécois héritaient du nom de la mère.

Lors du départ pour le Trempet, le 4 septembre 2019, sur le vol Swiss LX87, Louis Gagnon Cloutier avait 28 ans, 3 mois et 2 jours. Même si nous eussions aimé le faire, confirmant ainsi le diagnostic de la psy évoqué plus haut, nous sommes dans l'impossibilité d'ajouter la minute de la naissance, d'une part parce qu'il n'existe pas de norme établissant l'instant de l'avènement — lorsque la crâne point ou quand le deuxième pied déserte ? — de l'autre parce que, quand la tête se montra, le père eut une attaque de colique néphrétique qui détourna l'attention du personnel soignant de la mère vers le père et, bien sûr ! de la montre.

Une question nous hante depuis l'atterrissage : où s'arrêter dans la description de Louis ? Nous devons confesser que l'idée de singer Heidegger avec : « Il est arrivé, a visité, est parti », nous a survolé l'esprit, et qu'elle y a fait une escale, brève, certes, mais escale quand même qui eût pu bouleverser le déroulement de notre histoire, mais n'aurait sans doute rien changé au déroulement de la vie de Louis. Après cette courte escale, donc, traversant une zone de turbulence de mots, nous avons craint de nous écraser dans une verbosité maladive. Fallait-il, par exemple, parler des mois passés dans la prison de Bordeaux à Montréal ? Ou du malheur que lui causa l'abandon de Leela et des cicatrices qui avaient pendant des années désensibilisé son âme ? Ou du tremblement d'esprit que lui

procura Magda ? Ou de l'indifférence de sa belle-mère ? Ou de son histoire d'amour (littéraire) avec Réjean Ducharme ? Ou... Mais, loin de nous l'idée de jouer les pys ou les écrivains en manque d'inspiration. Pas question de se servir de son passé pour faciliter la compréhension de ce qui lui arrive aujourd'hui. Nous ne voulons ni nous fourrer dans le terrier de son esprit ni décrire « objectivement » les faits qui l'ont fait ce que nous pensons qu'il est. Et donc ?

Entre le « et donc » du paragraphe précédent et cette reprise, nous avons eu un couple d'heures fort tourmentées qui lui ont permis de franchir le Julier pass. Dans la descente vers la brume qui l'accompagnera de Silvaplana à l'hôtel de Sils Maria, il eut le temps d'être ébahi par des vaches zébrées (il apprit par la suite que les paysans dessinaient des raies blanches sur leurs vaches brunes pour repousser les attaques des taons) ; d'imaginer des géants désœuvrés parsemant la pelouse rabougrie de grosses pierres mal taillées ; d'observer, curieux, les mélèzes solitaires qui lentement cédaient la place aux sapins pressés comme des sardines.

II, nous, je

En veine d'alambiquages, nous allons ajouter que Louis Gagnon Cloutier n'est pas un personnage littéraire : c'est un homme en chair et en os, un homme pour de vrai même si, parfois, il ne se comporte pas en « vrai » homme. Une chose est certaine : c'est lui qui engrène les mots que vous lisez. Dans son écriture, il a choisi de singer l'auteur de *La montagne magique* en explicitant la présence de l'écrivain par un « nous ». Je vois venir votre objection : « Dans *La montagne magique*, le *nous* ne peut pas se confondre avec Hans, car tous les personnages, bien qu'inspirés de personnes réelles, sont des créations de Thomas Mann, tandis que dans votre récit (c'est-à-dire le sien) le personnage et l'écrivain sont une seule personne. » Vous avez raison, mais alors pourquoi Louis n'emploie-t-il pas le *je* ? Parce qu'il fait, sans opposer la moindre résistance, tout — ou presque — ce que lui demande sa directrice de thèse, et celle-ci l'a convaincu que l'emploi du *je* en littérature empêche l'écrivain dans un autofictionnisme sans intérêt, à la Angot — pour citer un exemple très connu. Il est bien sûr conscient que, derrière le « nous », il y a le danger de la pédanterie, de la littérature qui s'observe observer, mais, ayant complètement intégré le

discours de sa professeure, il préfère « le détachement littéraire à l'impudicité angot-rousseauienne ».

Nous ne nous trompons pas en écrivant que la décision de Louis de passer par la Suisse avant de jeter l'ancre au Trempet était surtout liée au besoin qu'il avait de visiter les lieux de *La montagne magique* et de *Zarathoustra*. Nous avons écrit « surtout », conscients que cela laisse planer l'idée qu'il y avait d'autres motifs, moins importants certes, mais qui, dans l'ensemble, eurent pu avoir plus de poids que ses besoins littéraires. Ce qui se déroula pendant la semaine en Engadine nous force à extraire de la constellation des motifs secondaires celui de la présence de sa directrice de thèse à Val Fex. Si notre héros était la professeure et non pas Louis, nous nous serions demandé si le motif principal de sa présence (de la prof) n'était pas la présence de son étudiant. Mais non seulement nous ne saurons jamais qui a causé quoi, mais les deux personnes concernées le savent encore moins que nous. Pour solidifier ce constat d'ignorance, nous allons y injecter du Goethe : « Les questions vives sur les causes, le mélange confus des causes et des effets, tranquillise celui qui se perd dans de fausses théories; mais leurs conséquences sont incalculables et impossibles à éviter. »

Y avait-il entre eux quelque chose de plus qu'un simple rapport intellectuel ? Si on avait posé la question à la directrice, elle eût sans doute répondu qu'il n'existe ni simples rapports intellectuels ni rapports intellectuels simples. Ce qui est certain, c'est que jusqu'à l'arrivée du doctorant à Sils, les deux intellects s'étaient rencontrés sans que les corps n'aient eu d'autres échanges, apparents, que des mots tous liés à l'académie.

Mais avant d'aborder les rapports entre Louise Jourte, professeure, et Louis Gagnon Cloutier de 21 ans son puîné, présentons la famille italienne avec qui il passa de très longs moments.

[Anna, Franca et Notker](#)

Le premier soir on lui assigna une table proche de celle d'une petite famille composée d'une mère silencieuse, d'une fille curieuse et d'un père causeur. Cet arrangement voulu par le hasard créa, surtout grâce au naturel de la jeune fille, une zone franche où sourires, paroles, gestes sourdaient indifférents aux regards hautains du maître d'hôtel et aux

hochements des têtes méprisantes de la richissime clientèle. En fréquentant cette famille, il apprit beaucoup de choses sur les mélèzes, sur la ricotta, sur l'amour du territoire... mais, surtout, il apprécia l'amour dont le père, qui n'était pas le père biologique, recouvrait Anna, la jeune fille que, si ce n'était péjoratif, nous qualifierions de mongoloïde.

Dans cette partie de l'histoire, nous ne décrivons pas au jour le jour la vie de Louis, mais nous concentrerons sur ses rapports avec la petite famille sans nous soucier de l'enchaînement temporel de ses rencontres avec sa directrice ou de tout autre événement de sa vie.

Le contact verbal, après les échanges de sourire avec la jeune fille, fut œuvre de Notker, le père. Constatant que Louis mangeait de la ricotta avec de la confiture, il lui adressa le sourire mi-amusé mi-complice que les autochtones adressent parfois aux touristes emberlificotés par les thuriféraires des produits locaux. Louis répondit d'un sourire joyeux adressé à la fille qui frappa à coups redoublés le bras de sa mère.

Pour donner à notre récit une note naturaliste, après avoir écrit une première phrase en reproduisant l'accent et en respectant la syntaxe de Notker, pour ne pas renforcer votre envie d'abandonner la lecture, nous nous laisserons prendre par la main par le français tout en conservant, ça et là, quelques italianismes.

Dès que le maître d'hôtel se fut éloigné, Notker lui adressa la parole : « Je m'excuse de m'introduire, mé je soupporte pas qu'on dite des choses injoustes quand on parle des prodouits locaux. C'est pas possible ! vous avez demandé du fromage et vous a proposé de la ricotta ! Dans ma vallée dire qué la ricotta est un fromage est comment dire qué les baleines sont poissons. »

Tout le monde sait que la caséine est ce qui fait qu'un fromage est un fromage, tout le monde le sait. Tout le monde, peut-être, mais pas Louis qui, embarrassé, lui adressa un regard qu'il ne vit pas. « La vraie ricotta est faite avec le sérum qui ne contient pas de caséine. La célèbre ricotta Iblea, par exemple, dans laquelle au sérum, on ajoute, *horribile dictu*, du lait frais, n'est pas une ricotta ; pas plus que la Khoa indienne, contrairement à ce qu'on pense communément. » Ce « communément » déclencha chez Louis le même regard timide que plus tôt, avec en plus quelques émissions sonores signifiant qu'il n'avait

jamais entendu parler de Khoa. « Étonnant. Je croyais que la nourriture indienne était bien connue dans les ex-colonies anglaises », commenta l'Italien. Et notre héros d'ajouter : « Le Québec tout en faisant partie du Canada fait un peu bande à part, même dans la nourriture ».

Pendant la leçon du père, la fille s'agitait toujours plus, sans que la mère réussisse à la calmer ; mère qui traduit l'agitation de sa fille en disant au monsieur de la table voisine (qui n'était autre que notre étudiant) qu'elle eût aimé qu'il prenne un café ou un digestif à leur table : « Comme vous pouvez le constater, Anna vous aime beaucoup. » Pas facile pour lui de dire si Anna l'aimait ou non, car les sourires ne semblaient pas aller dans le même sens que les grimaces et les mouvements saccadés de ses bras. Il accepta volontiers non seulement parce qu'il avait de grandes difficultés à dire « non », mais aussi parce qu'une vieille dame le regardait avec une expression qui semblait dire : « Je vous plains. »

Ah ! Les Alpes. Ah ! les mélèzes

Il s'assit à leur table et il dut boire un petit Braulio « Le meilleur digestif des Alpes, produit à Bormio. Vous connaissez Bormio, n'est-ce pas ? » Il ne connaissait pas, même pas à cause des championnats du monde de ski. « Je n'ai jamais fait de ski alpin, par contre, j'ai fait du ski de fond », se justifia-t-il.

« Étonnant qu'il n'y ait jamais eu de médailles olympiques canadiennes dans les 50 kilomètres. L'Italie en a eu quatre. Le seul pays qui a opposé une certaine résistance aux Scandinaves. En saut, par contre, nous sommes nuls, » ajouta-t-il, montrant ainsi que ses connaissances ne s'arrêtaient pas au ski alpin.

Nous aimerions penser que ce fut le mot « saut » qui le poussa à fermer la parenthèse ski, à sauter par-dessus la distinction « scientifique » entre ricotta et fromage, pour atterrir sur le Bitto : « Le meilleur fromage des Alpes, qu'on peut trouver même dans des magasins de New York ou d'Osaka. Malheureusement, à cause de sa notoriété, on donne maintenant le nom « Bitto » à un grand nombre de fromages qui ne viennent pas des alpages où, depuis des centaines d'années, on le fabrique. Sous l'appellation d'origine protégée, on met n'importe quoi. Les Japonais et les Américains ignorent tout du *vrai* Bitto, l'important c'est qu'il soit cher et rare. Mais une chose c'est de parler de Bitto à Osaka, une autre de le

faire dans la vallée du torrent Bitto. » Pour que l'Europe ne pose pas une couche de gris sur les variétés de fromage, un groupe de producteurs des vallées baignées par le torrent Bitto, a créé la dénomination Bitto Storico Ribelle (Bitto historique rebelle). Cette dénomination permit à Notker de dire que le vrai rebelle, c'est celui qui s'oppose au progrès, celui qui réagit à la progression normale de la société pour revenir en arrière. Louis Gagnon Cloutier n'était pas convaincu, mais en même temps il ne pensait pas que son maître ès fromage eût tort. Il ne savait pas quoi penser. Il se souvint d'une remarque de Hannah : « Tu ne devrais pas parler de politique. Tu n'y comprends rien. T'es toujours à côté de la plaque. » Il pensa aussi une énormité qu'il s'efforça d'oublier : « Et si toute rébellion, toute révolution n'était qu'une tentative d'arrêter le temps et revenir en arrière ? Et, c'était pareil en amour ? »

Il apprit aussi une foule de choses sur les brunes des Alpes, une race de vaches capables d'aller « brouter des edelweiss sans se casser les cornes » et sur les vins de la Valtellina « qui ne sont pas des mélanges comme le Bordeaux célèbre à cause de son marketing, mais sont des vins *purs*, tirés d'un seul cépage le nebbiolo. Vous savez, Nietzsche et Thomas Mann en parlent ! » À ces mots le visage de Louis s'éclaira et lui dit qu'il était passé par la Suisse pour suivre les traces de Mann, parce qu'il entamait un doctorat dont le point de départ était *La montagne magique*. Il s'ensuivit un échange littéraire que Franca interrompit pour annoncer qu'elle allait se coucher. Il était évident que son mari eût aimé continuer l'échange, mais l'appel muet de sa fille l'emporta largement.

Quand, le lendemain ou le surlendemain, Louis annonça qu'il s'en allait vers Tartano, « un petit village inconnu », les trois visages le regardèrent d'un air incrédule. Anna répétait « Tartano... Tartano » en tirant sur la manche de son père. « Elle aime beaucoup Tartano » dit la mère, « nous y allons souvent. Quand nous y sommes, elle veut toujours être dehors et marcher... ici elle préfère l'intérieur. » Il leur expliqua pourquoi il allait à Tartano. Ils lui dirent que du village on voyait un énorme bâtiment récemment achevé. Alors que Franca pensait qu'il s'intégrait fort bien dans la nature et surtout qu'il faisait revivre « ce côté abandonné de la vallée », Notker estimait pour sa part que la commune n'aurait jamais dû permettre sa construction. « Mais le propriétaire est un milliardaire canadien, et ceux qui ont l'argent... » Il essaya sans succès de défendre Fiorenzo en lui expliquant le but du Trempet. « J'entends bien... mais, c'est quand même une invasion. »

Selon Notker, Louis l'avait déjà compris, tout ce qui venait de l'extérieur détruisait la pureté de sa vallée. À l'observation de sa femme : « Toi, tu vas souvent en Engadine, et ce n'est pas ta terre ! », il rétorqua que les Alpes, toutes les Alpes, indépendamment des frontières, devraient former une nation. Louis lui demanda alors si la conformation géographique était, selon lui, plus importante que la langue, « qui fait qu'une nation est une nation comme on dit chez nous. » Anna aimait beaucoup le mot nation, et le répétait en s'agitant sur sa chaise, s'adressant tantôt à l'un tantôt à l'autre. Lorsque Notker lui fit observer que la différence entre le Canada et les États-Unis était bien moins importante que celle qui existe entre les Alpes et le reste de l'Europe, il ne put s'empêcher de penser à son grand-père pour qui le Québec, à cause de la langue et seulement à cause de la langue, était une nation à part.

Tous les matins, Notker sortait très tôt avec une petite valise et un appareil photo et revenait peu avant l'heure du déjeuner avec des fleurs, des cailloux, des petits morceaux d'écorce dont Anna s'emparait extasiée. Un jour, il demanda à Louis s'il voulait l'accompagner dans la vallée de Roseg où il photographiait les souches de mélèzes pour en étudier les cernes selon les méthodes de la dendrochronologie. Dès qu'il eut prononcé ce mot, il regarda radieux le visage perplexe de son auditeur et lui expliqua que la dendrochronologie était la science de la croissance des arbres et qui en partant des cernes permet d'étudier les changements climatiques. Il avait fondé une vingtaine d'années plus tôt l'Association alpine des amis du mélèze, qui comptait à ce jour neuf inscrits en provenance de tous les pays de *l'arc alpin*, « Même du Liechtenstein ! » Il lui montra la carte de membre arborant l'acronyme en quatre langues aux quatre coins et, au centre, une magnifique photo des cônes femelles et mâles du mélèze.



Sa passion pour les Alpes n'avait d'égale que celle qu'il entretenait avec les mélèzes dont il se vanta de posséder 67 bonzaïs. S'agissait-il d'un simple moyen d'étudier les changements climatiques ? Certainement pas et Louis en eut la confirmation quand il lui donna une explication psychologique : « Mon père a toujours conservé la copie d'un calendrier républicain et depuis que j'ai trois ou quatre ans, je sais que je suis né le jour du mélèze, le 17 germinal qui correspond à notre 6 avril. Je ne sais pas si c'est à cause de cette coïncidence, mais j'ai toujours aimé cet arbre qui pousse solitaire dans les montagnes de mon village, là où les sapins n'arrivent pas. »

Ils venaient de s'engager dans la vallée, après que Notkerl eut stationné la BMW à Pontresina (contrairement à Louis, il aimait beaucoup conduire, surtout les voitures puissantes), quand il une dizaine de mètres paraît une femme avec un veau en laisse. « Segantini, du Segantini à l'état pur. Regarde... regarde... sublime ». Devons-nous ajouter que notre Alpin, sans doute fin connaisseur de la psychologie, mais qui manquait parfois d'esprit d'observation se trompa en effet complètement sur l'expression de Louis qui n'exprimait pas (ou n'eût pas dû exprimer) l'ignorance, mais la surprise, car il avait déjà vu un tableau de Segantini, à Westmount, chez la tante de Magda. Louis ne fit rien pour le libérer de son erreur et eut droit à une leçon en règle sur l'impact de la lumière des Alpes sur la technique divisionniste, sur le lien entre réalisme et symbolisme, le tout

agrémenté en conclusion par une phrase de Mallarmé : « Ce qui est symbolisme n'est que de la réalité comprimée. ». Quand Notker lui proposa de visiter ensemble le musée Segantini de Saint-Moritz, Louis mentit en répondant qu'il devait s'y rendre en compagnie de sa directrice de thèse.

Pris d'inertie, nous avons employé le verbe mentir, quand il eût fallu employer un verbe sans connotations morales, comme, par exemple « dire », car, pour Louis, c'était plus juste d'omettre ce qu'il connaissait que de décevoir les attentes de Notker par rapport à sa propre intuition. Mais, c'est quand même un mensonge par omission, direz-vous ! Non, répétons-le, il ne mentait pas. À propos du mensonge, nous sommes en désaccord complet avec ce pédant de Montaigne, maîtres ès copier-coller des écrivains de la Rome antique.

Dès qu'ils furent sur le terrain de « fouille », Notker lui montra, extasié, la largeur de croissance qui « comme tu peux le constater a augmenté sur toutes les souches de manière sensible depuis une dizaine d'années. » Louis ne comprit pas très bien, ou mieux, il ne comprit pas du tout le lien entre la largeur de croissance et le réchauffement climatique, mais l'enthousiasme de Notker était tel qu'il se sentait obligé d'acquiescer et de sourire. Non, ce n'était sans doute pas ça, il ne se sentait pas obligé, il se sentait... il se sentait comme une feuille qui se laisse porter par le courant. Pas tout à fait ça non plus, car la feuille est arrachée à sa branche par le vent et d'autres forces, d'autres accidents l'emmènent au milieu du fleuve. Louis, non. Il n'avait pas abandonné une condition « naturelle » pour se retrouver à suivre le flot de Notker : son naturel était de suivre le flot, quitte à se trouver naturellement chez lui-même dans le tourbillon le plus agité.

Notker lui demanda de remplir la petite valise. « Qu'est-ce que j'y mets ? » demanda-t-il.

- Choisis ce que tu préfères... ce que tu trouves beau.
- Mais... Anna ?
- Elle aime tout, vraiment tout, mais ce qui lui fera vraiment plaisir, c'est de savoir que c'est toi qui as choisi et qu'elle a trois personnes qui l'aiment. »

Deux jours avant la visite aux mélèzes, Louis avait rencontré Notker qui lui avait proposé de déjeuner avec eux. « Anna serait tellement contente », avait-il ajouté.

- C'est dommage, mais j'ai rendez-vous à midi à l'hôtel Sonne Fex, avait-il répondu.
- Alors... bonne marche. Je ne te retiens pas davantage, car c'est au moins à une quarantaine de minutes... quand on n'est pas habitué à la marche en montagne », avait-il ajouté avec un sourire de connaisseur.

Louis eût aimé répliquer qu'il n'était sans doute pas habitué à marcher en montagne, mais qu'à Montréal il marchait un couple d'heures tous les jours et que la dénivellation entre Sils et Fex n'était que de 90 mètres. Moins que le Mont-Royal ! Nous aimerions ajouter que les 40 ans qui les séparent ont sans doute une certaine importance, même si cette idée ne traversa ni le cerveau de l'un ni celui de l'autre.

« Je vais voir combien de temps ça va prendre à quelqu'un qui n'est pas habitué à la marche en montagne », se dit-il, passablement agacé. Il consulta sa montre et la consulta à nouveau lorsqu'il fut à quelques mètres de celle qui l'attendait. « Tu avais peur d'être en retard ? Il n'est pas encore midi et demi » lui dit celle-ci en lui serrant virilement la main et en regardant sa montre.

« On m'a dit qu'il fallait au moins quarante minutes à un citadin comme moi pour arriver jusqu'ici... mais je n'ai mis que 25 minutes.

- Vingt-cinq minutes ! Tu as un bon pas. »

Ils se dirigèrent sans échanger un mot vers la salle à manger. Dès qu'ils furent attablés et que le serveur eut bredouillé quelques mots dans une langue avec certaines ressemblances avec l'allemand, Louise émit un conventionnel : « Ça fait étrange de se voir ici » qui lança la conversation.

« Oui, très bizarre, répliqua Louis, sur le même registre.

- Je dois ta visite au fameux « monastère » qui n'est pas bien loin, si je me souviens bien.
- Derrière cette chaîne de montagnes, à une heure de voiture. Mais, je serais venu vous rencontrer même si le « monastère », comme vous dites, était à des kilomètres d'ici. Avant de me cloîtrer, j'avais besoin de parler travail avec vous.
- Monastère n'est sans doute pas le bon mot. Il faudrait plutôt dire *sanatorium*...
- Effectivement... certains y vont pour guérir de la bactérie de l'information...
- Certains... et toi, de quoi tu veux guérir ?
- Je suis plein de maladies...
- N'exagère pas.
- Peut-être de l'indolence...
- Attention ! L'indolence pourrait être un premier pas vers l'acédie...
- Connais pas...
- Le mot ou l'état ?
- Le mot.
- C'est l'un des sept péchés capitaux qui fleurit très bien dans les monastères. Il saisissait les moines à l'heure de la méditation, les rendant si tristes qu'ils oublièrent jusqu'à Dieu. Saint-Thomas est incomparable là-dessus : *acedia est quaedam tristitia, qua homo redditur tardus ad spirituales actus propter corporalem laborem*...
- Mon latin est un peu loin...
- L'acédie est une tristesse qui rend l'homme paresseux dans les activités spirituelles, en raison d'une certaine langueur physique.
- Une indolence, donc...
- Pas vraiment... même si l'église a remplacé le terme « acédie » par celui de « paresse », plus intelligible aujourd'hui, l'acédie n'est ni paresse ni indolence... Si on passe de la théologie à la physiologie, c'est plutôt l'équivalent de la célèbre tristesse *post coïtum*... ce qui crée un lien entre le monastère et le sanatorium où, comme dans Thomas Mann, la sexualité se débride... »

Le mot « *coïtum* » prononcé par sa professeure le mit très mal à l'aise. La couverture latine était bien trop courte... Il ne s'attendait pas à une telle entrée en scène de la physiologie.

Il faut dire que Louis Gagnon Cloutier était facilement gêné par les mots liés à certaines fonctions corporelles lorsqu'ils n'étaient pas employés dans un contexte scientifique ou philosophique. Le définir comme un prude n'est sans doute pas trop éloigné de sa réalité psychologique. Pour sortir de son mésaise, il ramena les choses sur un terrain moins glissant. (C'est sans doute la coquetterie qui nous a fait écrire « mésaise », ce mot inusité à l'ambiguïté exquise.)

« Si le Trempet est le sanatorium, moi je pourrais être Hans...

- Et moi, ton Settembrini virtuel... Pas mal... La dernière fois qu'on s'était vus à Montréal, tu avais encore des doutes sur ton départ... Tu disais que tu voulais être sûr de ton choix et que si tu y allais, tu ne voulais pas changer d'avis au bout de quelques semaines...
- C'est vrai, et même si cela n'a jamais été explicite, il est clair qu'il faudrait que je reste au moins deux ou trois ans... au sanatorium.
- Comme Hans...
- Hans était parti pour une semaine...
- Toi, tu as besoin d'au moins deux ou trois ans pour ta thèse. Tu pourrais faire d'une pierre deux coups : ne pas renoncer à ce genre d'expérience qui, si on les laisse passer, ne revient plus et écrire la thèse. Il suffira de deux ou trois rencontres pour fixer la problématique. Et puis... Skype. Combien de temps tu restes à Sils ?
- Trois ou quatre jours...
- Ça suffit pour fixer les grandes lignes et mieux faire connaissance.
- Disons... le temps qu'il faut. Je n'ai pas de date précise à respecter pour mon arrivée.
- Je croyais que tu t'étais engagé...
- Oui, mais je rejoins un cercle d'amis où la liberté de chacun prime sur tout.
- Une communauté anarchiste...
- Plutôt une communauté élective...
- L'idéal. Avant d'accepter de diriger ton doctorat, je t'avais demandé pourquoi tu ne continuais pas avec Hannah. Vu que Hannah t'avait présenté aux gens du Trempet et qu'elle sera là, cette question me semble encore plus d'actualité aujourd'hui.

- Hannah ne connaît pas bien la littérature du début du XX^e siècle, et moi je tenais beaucoup à lâcher le XIX^e. Quand j'en ai parlé, elle m'a donné votre nom en me disant que vous aviez été de grandes amies.
- C'est vrai, mais depuis quatre ans nous n'avons plus de contact. Je trouve donc assez étrange que tu ailles travailler à ses côtés sur une thèse que je dirige.
- Est-ce que vous aimeriez ne pas...
- Pas du tout. Je ne te connais pas très bien, mais j'aime beaucoup ta façon d'être... J'aime... ta naïveté qui n'en est sans doute pas une... J'aimerais aussi que tu me tutoies. On travaille mieux.
- Je vais essayer. »

Après le repas ils se baladèrent sans qu'un seul mot sur la thèse ne soit échangé. À la tombée du jour elle lui proposa de l'accompagner à Sils. « Une très bonne idée. Vous pourriez rester dîner. Vous pourriez...

- Vous... quoi ?
- Tu pourras rester dîner et connaître « ma » petite famille italienne. »

Elle dîna au Waldhaus. Notker et Louise eurent le monopole de la conversation, ce que ni la fille ni la mère n'apprécièrent guère : Anna afficha son mécontentement par un mutisme qui l'enlaidissait et garda toute la soirée la tête appuyée de façon ostentatoire à l'épaule de sa mère ; Franca, un peu plus bavarde que d'habitude, s'adressait à Louis en parlant de choses sans aucun rapport avec les échanges des deux protagonistes. Particulièrement excité par la présence de Louise, le père ne suivit pas ses deux femmes et dès qu'elles furent montées dans leur chambre, il proposa de siroter un Braulio. Vers minuit, Louis raccompagna à Fex une Louise passablement soûle qui garda pendant tout le voyage une main sur sa cuisse. Louis qui n'avait ni l'excuse ni l'échauffement de l'alcool était si gêné que, lorsqu'elle lui fit ses adieux en le serrant tendrement dans ses bras, il garda les siens négligemment ballants. La nuit, il fit de nombreux courts rêves où souvent Louise était Settembrini et Notker était Naphta. Il fut réveillé très tôt par la mort de Settembrini-Louise frappé par la BMW de Naphta-Notker. Nous n'aimons ni la psy de cuisine, ni celle des salons, ni celle des cliniques et nous ne ferons donc aucune tentative d'interprétation de ces rêves.

Il eût voulu commencer à déblayer le terrain pour discuter les grandes lignes de sa thèse, mais il se trouvait toujours quelque chose pour l'empêcher de travailler. « Aujourd'hui, ça ira », se dit-il après que Notker fût parti pour la vallée de Roseg. Mais, ce jour-là, ça n'alla pas non plus. Louise, sans doute invitée par Notker, vint déjeuner au Waldhaus où elle apporta le catalogue général des œuvres de Segantini, de Annie-Paul Quinsac, et un volume de reproduction de ses œuvres. Comme la veille, deux groupes se formèrent : mère, fille et Louis autour du volume avec les reproductions en couleur et Louise et Notker concentrés sur le catalogue.

Dans le groupe des experts, il y eut des discussions très vives que Louis n'écoutait qu'à moitié, d'une part parce qu'il était continuellement sollicité par Anna, de l'autre parce qu'à vrai dire, cette discussion très animée sur Segantini ne l'intéressait pas trop. Et pourtant. Et pourtant il eût pu y voir une certaine similitude avec les échanges entre Settembrini et Naphta bien qu'il y eût une différence de taille : dans le livre de Mann, les deux interlocuteurs luttèrent pour que Hans choisisse l'un d'entre eux, tandis qu'entre Louise et Notker, il s'agissait plutôt d'un combat de coqs, sans autre but que de montrer qui dressait mieux la crête.

Il nous semble important de laisser une trace de cet échange pour que le doctorant le lise au Trempet et découvre, peut-être, certains éléments utiles à sa thèse. Davos n'était pas si loin de l'Engadine, n'est-ce pas ? Pour laisser une trace claire, quoi de mieux que le théâtre ?

Échange du 8 septembre 2019 à l'hôtel Waldhaus entre Louise et Notker

Par une très belle journée de septembre. Une grande table sur laquelle deux livres sont ouverts. Notker et Louise se trouvent à un bout de la table. Anna, Franca et Louis occupent l'autre. La discussion a commencé depuis un bon moment.

[...]

NOTKER. Je ne démords pas. Pour traverser sa peinture, il faut s'appuyer sur le symbolisme.

LOUISE. Je vous l'ai déjà dit... je ne crois pas aux classifications. Vraiment pas : c'est une facilité... ça fait perdre tout ce qui caractérise un événement. Elles ne font pas « traverser », comme vous dites, les tableaux, mais elles font passer à travers les discours sur les tableaux. Non... vraiment... les classifications sont... inutiles... dangereuses.

NOTKER. La science est fondée sur les classifications. Savoir qu'un mélèze est une *pinaceae* à feuilles caduques, ou que la ricotta n'est pas un fromage, permet une énorme économie de pensée. Et cela ne vaut pas que pour la science.

LOUISE. Pour la science, vous avez sans doute raison, mais, en littérature et en art, l'économie de pensée n'est d'aucun intérêt. Elle sert le laxisme des critiques et protège les peintres dont la médiocrité a besoin de règles d'école. Quand on met un peintre, un vrai peintre, dans un sac, comme le symbolisme, l'expressionnisme, l'impressionnisme, etc., il y aura toujours un pied, une fesse, une jambe et surtout une main et une tête qui dépasseront et qui seraient bien plus à l'aise dans un autre sac.

NOTKER. Et alors? Si on me dit que Segantini est un peintre symboliste avec une main réaliste, c'est quelque chose qui me permet de chercher les symboles pour ensuite voir son réalisme...

LOUISE. Ce qui vous empêche de voir ce que vous avez devant les yeux.

NOTKER. Quand je regarde *Les deux mères*, je vois ce que tout le monde voit, mais le symbolisme me permet de voir ce que la vache et la femme ont en commun : la maternité !



LOUISE. C'est le titre qui vous fait penser à la maternité, pas le tableau. Si le titre avait été *La Pauvreté*, vous auriez dit de voir autre chose... et vous auriez vu autre chose, car vous mettez au premier plan les yeux « théoriques ».

NOTKER. Si je ne regarde pas avec les yeux théoriques, comme vous dites, qu'est-ce que je vois ? Une mère derrière le cul de la vache, ce qu'on ne verra jamais dans une vraie étable. Pas une paysanne ne se serait placée ainsi, pour ne pas risquer de recevoir un jet de pisse. Un détail facile à voir qui n'est pas un vrai détail. Et puis, regardez bien, il n'y a pas de caniveau au sol, alors qu'il y en a toujours dans les étables, et donc la vache devrait être bien plus sale, surtout là où frappe la lumière de la lanterne. Et encore : la vache a des sonnailles, mais pas de chaîne.

LOUISE. Des sonnailles et pas de chaîne, et alors ?

NOTKER. Il faut que la vache soit enchaînée pour rester à sa place, par contre les paysans enlèvent les sonnailles dès que les bêtes entrent dans l'étable.

LOUISE. Ah oui ?...

NOTKER. Des sonnailles dans une étable, cela ferait bien trop de bruit... Ce manque de réalisme nous ramène encore une fois au symbolisme. Il n'est pas nécessaire qu'un tableau symboliste ait un seul symbole. Plus les symboles sont nombreux et plus le symbolisme est

fort, car on découvre des analogies d'où naissent beaucoup d'autres liens. Le tableau aurait pu s'intituler : « Deux mères et la pauvreté. »

LOUISE. Les liens ne sont pas dans le tableau, mais chez celle qui regarde... qui regarde sans regarder, en réfléchissant.

Sur une chose les deux contendants étaient d'accord : l'importance de l'œil ouvert du veau qui semble regarder l'observateur d'un air presque goguenard. « Contendants » n'est pas un mot bien choisi, mais nous continuons à avoir en arrière-plan l'analogie du débat entre Settembrini et Naphta. Et nous profitons de cette interruption pour vous livrer une observation de Goethe que le mot « analogie » nous a mis devant les yeux : « L'analogie doit se garder de deux écueils également dangereux. Si elle se laisse aller aux saillies, aux jeux d'esprit, aux pointes, elle se réduit à rien ; quand elle s'enveloppe de tropes et de comparaisons, elle est moins funeste, mais complètement inutile. » Il est vraiment dommage que nous ne puissions pas participer à cette joute, car, avec l'aide de Goethe, nous aurions fait changer le ton de la discussion. Mais, laissons-les continuer.

LOUISE. Je reviens à mon idée de sac classificatoire. Quand les critiques ou les universitaires sont gênés par, disons, les pieds qui sortent du sac, ils introduisent les mélanges de styles et parlent d'éclectisme. Mais tout peintre qui n'est pas un peintre de dimanche bien au chaud dans son sac est éclectique, et il n'a cure des oppositions entre styles. Il intègre sur la toile des éléments a priori hétérogènes que son génie, en se les appropriant, rend homogènes. Je connais un seul peintre moderne qui ne laisse rien dépasser du sac : Monet, impressionniste... ce qui permet de dire que l'impressionnisme, c'est Monet. À la pauvreté et à la fixation de Monet, on peut contraposer l'éclectisme de Picasso qui change de style selon les besoins du moment.

NOTKER. Les exagérations ne vous font pas peur ! S'il y a une école cohérente, c'est bien l'impressionnisme. Nier les points communs de Monet, Renoir, Manet... me semble... me semble être une manière... une manière de... regarder sans voir.

LOUISE. Je ne connais pas assez la peinture pour comparer et souligner les similitudes et les différences entre ceux qu'on a appelés les impressionnistes, mais si on revient à

Segantini, qu'a-t-il en commun avec Gauguin ? et, pourtant, on a ensaché les deux dans le symbolisme.

NOTKER. Ils ont en commun le fait que l'image renvoie à quelque chose qui se trouve au-delà de la représentation... Les deux cherchent quelque chose qui se trouve au-delà du quotidien, dans une espèce de fièvre religieuse. Gauguin dans les îles du Pacifique et dans les corps des jeunes filles, Segantini dans le sublime des Alpes et dans les corps des paysans et de leurs bêtes

LOUISE. Vous avez sans doute raison, mais si on mettait côte à côte un tableau « symboliste » de Gauguin et un tableau « symboliste » de Segantini et si on les regardait sans connaître l'auteur et sans lire le titre, on dirait certainement qu'ils n'ont rien en commun...

NOTKER. On dirait que les deux tableaux ont une âme, une tension ou un esprit... je ne trouve pas les mots en français...

LOUISE. Vous les trouvez très bien.

NOTKER. Ils ont en commun une atmosphère due à la présence des symboles...

LOUISE. Un tableau, on devrait le regarder avec les yeux et les symboles sont, par définition, invisibles.

NOTKER. Les yeux sans vécu sont aveugles...

Anna qui avait le livre ouvert à la page des Méchantes luxurieuses, cria en même temps qu'elle tirait le bras de son papa : « Mamaan voler... je voler ». Papa lui confirma avec un baiser qu'elle et maman volaient. Elle posa le livre devant Louis et continua à crier son interprétation du tableau.



LOUISE. L'interprétation de votre fille dont le regard est moins orienté que le nôtre est un bon exemple de la direction que donne le titre. Je ne sais pas si vous le savez, mais ce tableau, titré *Le châtime des luxurieuses*, à cause d'une erreur de traduction, a été acheté par la ville de Liverpool avec le titre *Le châtime du luxe*...

NOTKER. Erreur qui n'est pas bien grave, car luxe et luxure ont bien des choses en commun...

LOUISE. Sans tomber dans la pédanterie, je crois que ce que dit Quinsac est important... un instant que je cherche... voici : « Cette erreur [...] a causé bien des interprétations erronées [...] On pourrait même penser qu'elle a influencé l'achat par la municipalité. [Dans le centre industriel le plus important] de l'Empire britannique, un tableau qui condamnait le luxe aurait attiré bien de gens. La presse anglaise expliqua que [...] ces méchantes créatures avaient été punies pour avoir abandonné leurs enfants pour une vie luxueuse. »

NOTKER. La luxure aurait peut-être attiré encore plus de spectateurs !

LOUISE. Pas dans un musée de l'époque victorienne ! Mais, ce qui me semble bien plus important pour ce qui nous concerne, c'est le titre qu'aurait donné Anna : « Les mamans qui volent ». Avec ce titre toute l'interprétation du tableau, pour les gens qui ne regardent pas avec leurs yeux, aurait complètement changé...

NOTKER. Titre impossible ! Comment interpréter la glace et les arbres sans vie ?

LOUISE. Simple ! Les mères sont dans le ciel, intouchables par la mort représentée par la glace.

NOTKER. Ce que vous êtes en train de dire, c'est que le titre est fondamental pour regarder un tableau...

LOUISE. Non pas pour regarder... Dans un musée idéal, il faudrait que les tableaux n'aient ni titre, ni auteur, ni date...

NOTKER. Un musée de fous, plutôt... Un musée est là pour qu'on regarde et en même temps qu'on situe le tableau dans une époque, dans un style...

LOUISE. C'est bien cela qui rend les musées obsolètes... surtout avec les possibilités de numérisation... mais cela nous emmènerait trop loin...

Pas trop loin, car Anna, sans doute jalouse de Louise qui, contrairement à Louis, lui volait son papa sans trop s'intéresser à elle, s'accrocha au cou du papa, plaça son livre sur la table, ouvert à la page de La vanité et, pas assez bas pour que Louise n'entende pas, dit à l'oreille de son père : « Aanna... Aanna... moi... nue... Aanna ». Et à Notker de lui confirmer : « oui c'est toi... tu as laissé tes vêtements à la maison... comme tu es belle ! » Elle posa sa main sur le dragon, et se mit à crier : « Sepent... sepent... méchant... » Notker la serra contre sa poitrine pour la calmer. Elle se calma et retourna avec son livre à côté de Louis.

NOTKER. Ce tableau est à mon avis un très bon exemple non seulement de l'importance du titre, mais aussi de la connaissance historique et littéraire nécessaire pour le comprendre. Nier ça, c'est de la... de la...

LOUISE. De la connerie, si on veut faire un discours critique. Qu'est-ce qu'a vu votre fille ? Une fille nue et un serpent et elle s'est identifiée à la jeune fille, sans doute aussi à cause de la longueur et de la couleur des cheveux.



Pendant que nous nous demandons si Louise, sans doute experte en littérature, ne parlait pas de peinture de façon assurée comme ceux qui ne connaissent pas un sujet à fond, mais, après avoir lu un livre ou deux, assènent des vérités comme s'ils étaient des spécialistes, Louis, qui était resté seul et écoutait attentivement la conversation, se dit que Hannah et Louise avaient une façon de discuter tellement différente qu'il trouvait tout naturel qu'elles aient cessé de se voir. Cette pensée ne s'était pas encore dissoute, qu'il ajouta par-dessus lui : « depuis quand pour être amies doit-on aborder les discussions avec le même style ? »

Pendant qu'ils discutaient de *La vanité*, Anna reprit à tourner les pages sans trop de respect pour le papier, mais très concentrée sur les « meuhls » et les « béeés ». Un cheval au galop lui fit peur et elle se serra contre Louis. « Viens, on va se coucher, il est tard. Tes peluches t'attendent », lui dit sa mère qui après avoir salué d'un geste de la main, s'achemina vers l'ascenseur, bras dessus bras dessous avec sa fille...

Hôtel Ducan, Haupstrasse 15, Monstein.

Puisqu'il était incapable de lui opposer la moindre résistance, il n'était pas nécessaire qu'elle souligne que Davos n'était plus la ville de *La montagne magique* et qu'il eût été déçu par l'hôtel Schatzalp. Il eût suffi qu'elle lui dise, comme elle lui dit que, Monstein, « Où Naphta déclenche sa dernière attaque contre Settembrini » avait encore gardé le charme de l'époque. S'il est compréhensible, qu'un étudiant ne s'oppose pas aux choix de sa professeure, surtout si celle-ci a une personnalité forte et assez imperméable aux doutes, il est de notre devoir d'ajouter que le manque de résistance psychique de Louis Gagnon Cloutier était congénital. Nous avançons même l'hypothèse que si Hannah lui avait proposé de poursuivre ses études de son doctorat avec Louise, c'était aussi pour emmerder son ex-amie avec ce cerveau à modeler, qui reprenait toujours sa forme initiale dès que les doigts lâchaient prise, mais qui, à son avis, un jour craquerait, avec des conséquences catastrophiques, et pas que pour lui.

Elle avait décidé qu'ils iraient en train à Davos et qu'ils marcheraient de la gare jusqu'à Monstein : « Je l'ai déjà fait ; ça va nous prendre à peu près deux heures et demie. Il y a un

service de transport de l'hôtel, mais je propose qu'on prenne un sac à dos...un seul... nous n'avons pas besoin de grand-chose pour une nuit. » Il eût voulu répliquer qu'il aimait l'idée de marcher, mais que ça le gênait d'arriver avec un sac à dos chez Glow, le restaurant étoilé où il avait réservé une table. Il n'en fit rien.

Ils prirent le train de onze heures à Saint-Moritz. Dès qu'ils furent assis, ils ouvrirent leurs liseuses. Quelques minutes plus tard, la majesté des montagnes souleva leurs regards qui n'eurent plus besoin de picorer sur l'écran. À 12h32, ils sortaient de la gare de Davos. À quelques mètres du restaurant, il fit preuve d'un certain courage en lui avouant qu'il avait honte de se présenter bardé comme... comme un touriste. Il eût dû dire « bardé comme un âne », mais la gêne le retint, ce qui lui montra une fois de plus que son courage avait des limites insurmontables, surtout devant une femme. Son sourire mi-maternel, mi-mélancolique montrait qu'elle avait entrevu l'« âne » et qu'elle prenait en gré sa délicatesse. Le personnel, sans montrer aucun signe de surprise, avec empressement, aida Louise à se libérer du sac. Dès que le maître d'hôtel leur tourna le dos, elle lui fit comprendre qu'elle eût sans doute préféré le bistrot d'en face, mais que : « Un chef étoilé, ça vaut sans doute la peine ». Et le plaisir avec lequel elle savoura le foie de canard sur pommes caramélisées montra à quel point l'expression « valoir la peine » est souvent employée sans que « peine » n'ait aucune connotation de souffrance.

En marchant, ils n'échangèrent pratiquement pas un mot. Les voyant marcher, on eût dit un fils qui accompagnait son emmerdeuse de mère qui l'avait contraint à une marche pour le détourner des jeux vidéo. Mais, nous qui les suivons de près, nous savons que le fils n'est pas un fils, même pas spirituel, et que la mère n'avait jamais eu d'enfants. Pour savoir si elle avait quelque chose de la mère luxurieuse de Segantini, attendons de voir le développement de l'histoire. Nous entrevoyons votre sourire en coin : « si vous écrivez ça, c'est que vous le savez déjà. » Eh ! bien, vous vous trompez même si une femme sans enfants pouvait...

Ils passèrent la soirée à discuter de Settembrini et Naphta, ce qui leur permit de souligner les traits de caractère de Hans qui prenait toujours plus d'importance dans l'ébauche de questionnaire qui agitaient Louis. Vers dix heures, ils firent une courte promenade pour que l'air frais remette l'alcool, toujours plus envahissant, à sa place. Vous direz que

souligner les bienfaits de l'air sur l'alcool a comme seul intérêt d'allonger le récit. Ce n'est vraiment pas le cas, car cette facilité nous permet de présenter, de façon structurée, comme dans une thèse, certains effets imprévisibles même pour nous qui sommes censés gouverner le récit.

1. *Effets de l'alcool sur Louis.* À chaque gorgée d'Inferno, il devenait toujours plus mou en perdant en même temps de la souplesse. Il avait l'impression d'aimer tout le monde, d'un amour pur, sans désir, sans attente. L'alcool faisait ressortir la vision cachée, presque mystique, qu'il avait du monde. Il devenait, passif, ouvert, empathique, doux, manipulable, serein, rêveur...
2. *Effets de l'alcool sur Louise.* Après deux verres de vin (c'est une manière de dire) elle mettait ses ressources en ordre de bataille. Elle entrait dans une espèce d'objectivité céleste : elle devenait active, rigide, froide, rebelle, insensible... Est-il possible de devenir insensible si on ne l'est pas ? Il semble que pour Louise cela était possible, sans doute à cause de la défaite amoureuse d'il y a une dizaine d'années.
3. *Effet de l'air frais sur Louis.* L'air cacha complètement à Louis le présent et quand Louise lui prit la main, il la serra croyant marcher à côté de Magda. L'air frais lui procura un bien-être qui amplifia les éléments que l'alcool avait déjà accentués. S'il connaissait la théorie de la transmission des signaux, il eût dit qu'alcool et air frais produisaient une amplification en phase.
4. *Effet de l'air frais sur Louise.* L'air frais projeta dans son âme une lueur d'espoir qui émoussa ses pointes. Elle se sentait ouverte, douce, moelleuse... Nous ne risquons pas de trop nous tromper en disant que son esprit était dans un état qui pourrait ressembler à celui de son élève avant la bouffée d'air frais.

« Bonne nuit. Dors bien et ne pense pas trop au travail », lui dit-elle, sur le pas de la porte avec un sourire qu'il serait difficile de ne pas trouver mélancolique. « Bonne nuit » répondit-il, en glissant dans sa chambre.

Il se jeta sur le lit. Ne voulant pas occuper la salle de bain avant Louise, il ferma les yeux pour chasser l'envie d'uriner, comme lorsqu'il était enfant. Aucun bruit. « Elle s'est sans doute endormie, se dit-il, je peux y aller. » Non, elle ne s'était pas endormie. Dès qu'il se

leva, il entendit des pas dans le couloir. Il se remit sur le lit. L'interminable bruissement de la douche, un court silence, l'eau qui coule d'un robinet, des bruits secs, des bruits assourdis... Il n'en pouvait plus. Il se leva, se déshabilla, vida la vessie dans le lavabo et se coucha. Il essaya de lire, mais les mots étaient incapables de retenir son esprit sillonnant, triste et inquiet, les rues du Plateau sans jamais se poser. Il ferma son Kindle, s'enroula dans les couvertures, glissa sa tête sous l'oreiller en attendant que l'esprit se fatigue. Il se fatigua enfin et il convoqua le sommeil qui ne tarda pas et l'eût sans doute gardé chez lui jusqu'à l'heure du petit déjeuner si...

Si, au milieu de la nuit, son corps flottant dans un ciel sérieux n'était pas rejoint par un autre corps, chaud, moelleux, qui, tout doux, se colla.

Il vole ils volent il observe détaché la plaine glacée mille et mille kilomètres en dessous des mains jouent dans les cheveux voilà Sils oui c'est bien Sils ! voilà Anna qui m'appelle oui j'arrive non ce n'est pas Anna c'est Magda des lèvres se baladent sur le torse et l'accompagnent lentement vers la terre il plane ce n'est plus Sils c'est le Plateau dans les vides d'air Magda le retient il s'abandonne surtout ne pas se réveiller mais, dort-il ? qui sait une main abandonne les cheveux et descend lentement très lentement lentement très lentement il sombre dans un lit tellement blanc qu'il ne l'est pas n'ouvre pas les yeux la main descend pendant des heures laisse que la main descende n'ouvre pas les yeux la blancheur t'aveugle la main descend et caresse le membre récalcitrant Magda... Magda... Magda ! Magda ! des mouvements brusques l'air filtre sous les draps ne te réveille pas la bouche remplace la main impuissante le désir embrasse la bouche qui l'embrasse.

Magda pardonne-le. Il n'est pas coupable, même si son âme salit les draps. Un long moment d'attente heureuse. Embrasse-la. Trop tard. Elle est partie.

Phantasme ? Réalité ? Songe ? Nous n'en savons rien, car, cette nuit-là, nous étions loin de nos personnages. Nous furetions insouciantes dans la première partie du récit à la recherche d'incohérences, d'erreurs, de répétitions, d'omissions... Un vrai écrivain ne devrait jamais laisser ses personnages seuls, quitte à s'embêter quand il ne se passe rien. Songe ou réalité, Magda, maman ou Louise, peu importe : nous nous croyons en devoir de clore cette fantaisie avec une citation de Freud : « Tous les baisers ne donnent pas la joie que donne la

sucette. Non, non, loin de là ! On ne peut pas décrire la sensation de bien-être qui vous parcourt tout le corps lorsqu'on suce quelque chose, on n'est plus de ce monde, on est tout à fait content, et on n'a plus de désirs. C'est un sentiment extraordinaire. On n'aspire plus qu'à la paix, une paix que rien ne devrait plus troubler. C'est indiciblement beau : on ne sent aucune douleur, aucun mal et l'on est comme transporté dans un autre monde. »

Mais, laissons Freud et ses cogitations et asseyons-nous dans la salle à manger. Dans quelques minutes nos deux amis devraient arriver.

Das Frühstück wird ab 7.30 Uhr serviert.

À 7 :27, Louise frappa à la porte en lui disant qu'elle l'attendait en bas. Il eut besoin d'une dizaine de minutes pour s'habiller l'esprit.

À la question consacrée « Bien dormi ? », il répondit que oui, mais en la regardant avec une expression si chargée de malaise qu'il était clair qu'il mentait. Malaise qui reçut un coup de pouce, absolument non nécessaire, lorsqu'elle ajouta avoir eu une nuit très agitée. Louis Gagnon Cloutier baissa les yeux, cherchant une inspiration dans la tasse de café qui ne sut lui dire que : « bois donc ! ». Il but donc, ce qui apporta quelques éclaircies à son esprit ennuagé : « demander pourquoi, ce n'est pas une très bonne idée et ne rien dire non plus. » Il fit appel à toutes ses forces pour proférer les mots les moins dangereux, les moins compromettants et les moins originaux : « Le dîner était trop lourd ? » Elle le regarda avec un visage éclairé par une espièglerie complaisante et lui répondit que ce n'était pas ça, que ce n'était pas le vin non plus, mais, qu'elle avait beaucoup pensé à la « problématique ». « J'étais agitée à cause de toi », ajouta-t-elle. Il ne voyait pas comment échapper à cette gêne qui ne lâchait pas prise. Il chercha — ses mains cherchèrent — autour de lui... le pain... le pain, comme déjà le café, sembla lui montrer une voie de fuite et il débita des louanges insensées : « ... un pain parfait dans sa texture, au parfum exquis, à la couleur fraîche, un pain léger et en même temps puissant, un pain tellement exceptionnel que tout accompagnement — beurre, confiture, jambon, miel... — ne pourrait que le ternir. » Quand il osa la fixer pour voir l'effet de sa tirade, il vit un visage où le sérieux qui mieux sied à une directrice de thèse avait remplacé l'espièglerie. Et, faisant son office, elle tint le crachoir.

Le pain fut pour elle une cale de départ pour des considérations sur le fromage dans *La montagne magique* que les références psychanalytiques rendaient fort absconses. Bien qu'il se souvînt des descriptions des repas, il ne voyait aucune trace de fromage. Après une parenthèse sur la perception du froid « domaine dans lequel les Montréalais sont passés maîtres », elle souligna analogies et différences entre Hans et le personnage de Frank dans *Berlin Alexanderplatz*. « Tu ne l'as pas lu ? Tu devrais. Un roman où l'écrivain, toujours en premier plan, ne se cache pas derrière sa plume ; où réflexions tirées de la bible, messages publicitaires, événements anodins pris dans les journaux s'intègrent à merveille avec l'histoire de ce héros tiraillé entre une vie honnête et la vie du milieu. Tout, même les pires atrocités acquièrent un naturel qui, seulement en réfléchissant après coup, deviennent atroce. Un édifice où les poutres n'apparaissent pas pour donner une couleur à la mode, mais parce qu'elles constituent le support du destin réglant la vie de Franz : de cet homme commun, comme dit Döblin dans une préface, qui est commun seulement parce que nous pouvons le comprendre et dire que nous pourrions avoir fait le même chemin. » Elle était intarissable. Il avait l'impression que tout en aimant Mann, elle avait été prise de passion pour Döblin et son Berlin. Elle lui suggéra que Frank ajouterait une complexité intéressante à sa thèse dont la problématique centrale aurait pu être l'antihéros comme alter ego de l'écrivain. « Tu te souviens, on en avait déjà parlé. » Non, il ne se souvenait pas, mais il ne le lui dit pas. Ça pouvait être une idée, vu qu'il n'en avait pas d'autres. Pour lui montrer qu'il suivait son discours, il l'interrompit en lui disant qu'il avait l'impression qu'elle préférait l'écriture de Döblin à celle de Mann. « Pas vraiment, répondit-elle, ce n'est pas l'écriture que je préfère, mais le monde qu'elle évoque. Un monde qui tout en étant très loin du mien — je suis sans doute plus proche de Settembrini, Naphta et Hans que de Frank et de son milieu — me permet de mieux réfléchir sur ce qui agite les gens qui ne racontent pas, ou qui, s'ils racontent, cantonnent leurs contes dans l'enclos que ceux qui comptent leur ont réservé. »

Toujours à propos de héros, elle lui dit qu'*Alexanderplatz* était une vraie tragédie avec un chœur qui, parfois poète, parfois lecteur de la bible, parfois simple observateur, commentait la vie du héros. Elle continua en parlant de la présentation du début des années 1930 où Döblin avait fait allusion aux critiques qui avaient parlé d'imitation de Joyce. « Je les trouve nuls. Il est plutôt dans le monde de Céline et que les deux soient des médecins n'est pas un hasard. Joyce n'a rien du médecin, il est le malade. Avec Céline je mettrais à ses côtés

Mann bien que dans *La Montagne* il s'agisse de malades et de médecins vivant en haut, tandis que dans *Alexderplatz* c'est un médecin qui décrit les plaies et les amours de la vie qui grouille dans les bas-fonds d'une ville. Aussi l'intervention toujours éclairante ou questionnant de la voix off de l'écrivain le rapproche de Mann. Ce petit maudit Pound était encore le plus malin : "Tu dois dire à ton ami Gaddis que Joyce a été une fin et non un début." »

Quand il revint avec une nouvelle tasse de café, elle lui demanda s'il avait suivi sa conversation avec Notker sur Segantini. « Plus ou moins. Je dois dire que ton... ton agressivité envers les critiques et les universitaires m'a un peu déconcerté. N'est-ce pas étonnant pour une prof de littérature ?

— Oui. Et j'en tire un certain orgueil, car je ne me sens pas prof, encore moins critique, mais écrivaine... mais... c'est une autre histoire... » coupa-t-elle court.

Le long silence que le café et le thé rendaient naturel fut interrompu par Louis qui, voulant se défaire du malaise confus et gênant, lui demanda si elle se souvenait du terme « blanchotade » qu'elle avait employé dans le cours sur le nouveau roman et s'il n'y avait pas un certain lien avec ce qu'elle disait sur l'ensachage dans le symbolisme de Segantini. « Bien sûr que je me rappelle, lui répondit-elle, j'en avais parlé à propos de l'emploi d'une citation de Mallarmé que Blanchot décontextualise en la rendant ainsi tout à fait incompréhensible : *ce jeu insensé d'écrire*. Pourquoi avoir employé un terme qu'a posteriori je juge un peu méprisant ? Parce que Blanchot isole une phrase que Mallarmé — très loin d'être un héraut de la clarté — avait enrobée dans une première couche qui la rendait moins gratuite, pour ensuite l'entourer d'une deuxième qu'on pourrait définir métaphysique et finir avec une troisième que j'appellerais sentimentale. Le fait de dénuder la phrase oblige la lectrice à l'habiller à sa façon, ce qui comporte le danger de la rendre ridicule ou de la pervertir. »

Elle sortit son Kindle et elle reprit : « Un instant. J'ai le texte. Écoute. Mallarmé fait avant tout une prémisse que ce serait un crime d'effacer : *Un homme au rêve habitué, vient ici parler d'un autre, qui est mort*. Et boum... la mort prend le haut du pavé. Il pose ensuite une question aux auditeurs, liée à l'activité de celui qui est mort, qui n'était ni banquier, ni maçon, ni prêtre : *sait-on ce que c'est qu'écrire* ? Lui, Mallarmé, le sait, et il va nous le dire :

une ancienne et très vague, mais jalouse pratique, dont gît le sens au mystère du cœur. Mallarmé non plus n'est ni banquier, ni maçon, ni prêtre et ce « dont » que « git » sépare du « sens » en est une claire démonstration. »

Louis, après une prémisse en forme d'excuse : « Je dis sans doute n'importe quoi », ajouta : « ce *gît* entre le relatif et le substantif me semble indiquer, si je reprends tes images, qu'il était plutôt maçon...

— Dans quel le sens ?

— Dans le sens que ce *gît* est comme le mur portant d'un édifice qui, avec le peu que je connais de Mallarmé, risque d'avoir bien des recoins parfaitement soignés...

— Effectivement la mort est là et il continue avec une idée de retrait : *Qui l'accomplit, intégralement, se retranche.* « Se retranche » riche en ambiguïtés : se protéger contre la vie en société ? ou se réduire à un simple conteur ? Mais dans un cas comme dans l'autre la mort est proche. Je reprends, et voici la première couche : *Autant, par ouï-dire, que rien existe et soi, spécialement, au reflet de la divinité éparse.*

— Je ne suis pas. Je suis perdu.

— Oui... je ne lis pas très bien...

— Non il ne s'agit pas de ta façon de lire... j'ai l'impression que pour comprendre je devrais lire moi-même. Tranquillement, lentement. »

Elle lui passe le Kindle.

« Un homme au rêve habitué, vient ici parler d'un autre, qui est mort.

Mesdames, Messieurs,

Sait-on ce que c'est qu'écrire ? une ancienne et très vague, mais jalouse pratique, dont gît le sens au mystère du cœur.

Qui l'accomplit, intégralement, se retranche.

Autant, par ouï-dire, que rien existe et soi, spécialement, au reflet de la divinité éparse : c'est, et le voilà, ce jeu insensé d'écrire, et continuons s'interroger en vertu d'un doute — la goutte d'encre apparentée à la nuit sublime — quelques devoirs de tout recréer, avec des réminiscences, pour

avérer qu'on est bien là où l'on doit être (parce que, permettez-moi d'exprimer cette appréhension, demeure une incertitude). Un à un chacun de nos orgueils, les susciter, dans leur antériorité et voir. Autrement, si ce n'était cela, une sommation au monde qu'il égale sa hantise à des riches postulats — chiffrés, en tant que sa loi, sur le papier blême de tant d'audace — je crois, vraiment, qu'il y aurait duperie, à presque le suicide. »

Ce n'était pas bien clair. Même pas clair du tout. Il le lui dit. Et quand elle ajouta que l'hermétisme est souvent plus clair que les écritures linéaires et logiques, car ces dernières envoûtent par des formules dont la clarté nous aveugle, nous entraînant ainsi sans possibilité de résistance, il baissa la tête, pour ne pas montrer son air sceptique. Elle finit sur une de ces formules dont ses cours étaient pailletés et qu'il trouvait, bien souvent, affêchées : « C'est en renonçant à résister que l'on résiste. »

« Dans les formules, elle est, et elle y reste, » se dit-il.

Tout cela nous a étourdis. Et pourquoi donc avons-nous écrit cette espèce d'échange ? Difficile de le dire. Pour restituer l'atmosphère ? Peut-être. Ou peut-être, plus simplement, pour montrer comment la culture se répand comme la célèbre confiture sur les blessures ouvertes par le désir. Non, ne nous laissons pas, nous aussi, gagner par ces intellectualismes, si nous ne voulons pas que vous refermiez le livre avec irritation.

Il nous semble objectivement difficile de suivre Louise dans sa démarche et les interventions éparées de Louis ne sont d'aucune aide. Nous les abandonnons donc à leurs échanges qui sont clairement sans intérêt pour notre histoire, même si nous pouvons très bien imaginer qu'ils seront utiles à la thèse. Plus utiles sans doute que l'hypothétique travail nocturne. À propos de ce travail, peu importe ce qui se passa et continue à se passer dans la tête de notre héros, nous nous mettons dans la peau de Settembrini pour nous demander s'il y a eu un progrès dans la relation, s'il y a eu des pas en avant. La réponse pourrait être du genre : « Un pas en avant, en arrière ou de côté, difficile de le dire. » Nous laisserons somnoler ce côté de notre histoire, mais si vous le trouvez d'un intérêt quelconque, vous pouvez facilement le réveiller et l'accompagner en suivant les traces laissées par vos souvenirs, vos phantasmes et vos désirs.

Avant de rentrer à Sils, ils firent une courte visite au musée Segantini de Saint-Moritz. Elle parla beaucoup tandis qu'il ne dit pratiquement rien. Il avait beau vouloir partir de Sils avec quelques points solides, il n'y avait rien à faire. Il avait l'impression de reculer. Segantini, Döblin, la rencontre manquée entre Celan et Adorno, Hess... tout y passait hormis des balises pour la thèse. Lorsque, devant une copie de *Les mères mauvaises*, elle employa la psychanalyse pour expliquer Segantini, il ne s'étonna point. Ou, pour être plus précis, il s'étonna qu'elle n'eût jamais fait au moins des allusions aux théories psychanalytiques, l'un de ses chevaux de bataille.

« Il y a une étude très importante de Karl Abraham sur la sublimation de la névrose obsessionnelle par la peinture. Souvent les approches psychanalytiques de la critique sont trop libres, ce qui donne une impression de n'importe quoi. Mais, ce n'est pas le cas d'Abraham qui, partant de l'ambivalence que Bleuler applique à la schizophrénie et que Freud transpose à la névrose, met au centre de son analyse l'origine orale de la névrose obsessionnelle. Il souligne que *Les mauvaises mères* et *L'ange de la vie* ont été réalisés en parallèle : rien de plus clair que ce parallélisme pour souligner le rapport ambigu de l'artiste à la femme. L'éternelle ritournelle catholique de *la maman et la putain* ».

Cette référence à la maman et la putain la porta à Mann en passant par Proust. Mais, parle-t-elle à Louis ou au modèle d'étudiant qu'elle avait en tête ou à une collègue qu'elle voulait éblouir ? Sans doute rien de tout cela. Elle se parlait. Elle creusait un peu plus les traces qui lui permettaient d'enseigner sans trop sortir de la piste.

Il la conduisit à l'hôtel où elle lui proposa de le revoir dans deux jours : « pour que tu aies le temps de réfléchir et de préparer deux ou trois pages sur la problématique. » Elle lui proposa — première proposition concrète ! — de lire un article de Theodor Weistenstein disponible sur le site Trempet.it. « Oups ! s'écria-t-elle, je suis vraiment bête, plus que bête ! je n'avais pas fait de lien entre le site et votre sanatorium ! ». Elle le congédia avec une poignée de main, virile, comme la première fois et un sourire un peu trop ouvertement joyeux.

Il dîna avec la petite famille. Anna au début ne le regardait qu'à la dérobée, puis, lentement, elle reprit à lui sourire comme si de rien n'était. « Tu vois, lui dit Franca, elle

t'a déjà pardonné de l'avoir abandonnée sans rien dire ». Et à Anna d'ajouter : « Louise. Fini. » Son père la tranquillisa en la serrant dans ses bras : « Oui, Louise c'est fini ».

Le bourdonnement de la thèse l'empêchait de s'endormir. Devait-il continuer avec Louise ? Quelle thèse ? N'était-il pas qu'une espèce de Hans entre Hannah et Louise ? Pourquoi abandonner le XIXe ? Son piètre niveau d'allemand n'était-il pas une entrave ? Il s'embourbait dans les questions qui se suivaient sans s'entraider et qui tuaient dans l'œuf toute réponse sensée.

Au réveil tout lui sembla plus clair. Il fit une promenade avec Franca et Anna jusqu'au musée Nietzsche. Un musée où même Anna ne trouva rien d'intéressant. Il serait facile et naturel de transposer les considérations de Louise sur le titre des tableaux à la dénomination de cette maison qui de Nietzsche n'a que le nom. Quand Franca lui dit tout bas, pendant que sa fille s'extasiait devant les courroies des sonnaillies dans un magasin de souvenir : « Tu vois, ici, à Sils, elle refuse toujours de sortir. Avec toi... », Il se dit que c'était sans doute parce qu'elle sentait que lui, comme elle, regardait le monde sans arrière... il essaya inutilement d'arrêter le mot « pensée », qui ne se gêna pas de terminer la phrase. Ce qui nous oblige à ajouter que le manque de confiance en soi de Louis Gagnon Cloutier avait sans doute atteint un des points les plus hauts de sa pas si courte existence.

Il monta dans sa chambre lire l'article de Weisenstein, ce philosophe inconnu que le bruit ambiant peignait comme le vieil amant de Louise et de Hannah. Non, non ce n'est pas ce que vous auriez tendance à penser ! Non ce ne fut pas une histoire de c... qui mit fin à leur amitié.

Il trouvait que le texte s'en allait partout. Un fouillis postmoderne sans queue ni tête. De tout un peu, mais jamais d'éclaircissements. Il envoya un courriel à Louise, pour lui montrer qu'il avait essayé de faire son devoir :

J'ai lu le texte que tu m'as conseillé et j'ai pris des notes de travail que je t'enverrai quand j'aurai mis un peu d'ordre. J'imagine que tu m'as demandé de le lire, car, s'agissant d'un texte touffu, tordu, difficile à suivre, il m'oblige à me creuser les méninges pour en tirer quelque goutte de jus. Je comprends un peu plus pourquoi en exergue de tes notes de cours tu avais mis *Par aspera ad astra* ! C'est sans doute vrai, mais quand les choses sont trop

difficiles on risque d'aller *ad puteos* et non *ad astra*. Pour moi ce texte, parfois... c'est du chinois. Mais, j'arrête mes lamentations.

Voici quelques questions que je me suis posées :

1. Veut-il nous dire que n'est pas le héros qui veut et que, en même temps, on n'est pas condamné à être toujours des antihéros ?
2. Pourquoi dit-il que « *héros ordinaires est un oxymoron pernicious* » ? Parce que « ordinaire » démocratise ce qui ne se démocratise pas ?
3. « *Voilà le paradoxe de l'épopée : le « héros d'action » a besoin de l'écriture pour la renommée, mais l'écriture introduit un héros d'un tout autre genre, le « héros de l'écriture* ». N'est-il pas en train de dire une énorme banalité ?
4. Le monde artificiel du sanatorium de Mann, n'enlève-t-il pas tout sens au mot héros, même avec le préfixe « anti » ? Au-delà de la réglementation stricte, n'y a-t-il pas quelque chose de commun entre le sanatorium et les camps nazis ? La rencontre manquée entre Celan et Adorno à Sils Maria est sans doute à l'origine de cette question blasphématoire et gratuite.
5. Quelle est la fonction du héros dans le monde moderne ? Ramasser les miettes laissées par les héros du monde ancien ?

J'ai l'impression que mes questions risquent seulement de déplacer la problématique. Comme tu disais au début de tes cours : « les questions sont plus importantes que les réponses, mais il y a aussi des questions très bêtes ».

J'ai clairement un énorme besoin de tes conseils. De ton aide.

J'espère que le Trempet avec son manipulateur d'antihéros et de fuyards sera le sanatorium me permettant de rédiger cette thèse qui semble n'avoir aucune envie de voir le jour.

Je t'embrasse

* * *

Louise répondit le lendemain en disant qu'elle trouvait ces questions intéressantes, mais qu'elle attendait quelque chose de structuré pour la semaine prochaine.

Vers Tartano

Notker et Anna l'accompagnèrent à Saint-Moritz pour déposer la voiture : il avait décidé de partir avec la petite famille.

Malgré les blessures qui les avaient rendus pratiquement incapables d'élans amicaux, Louise et Louis s'embrassèrent avec le transport de deux vieilles amies. Elle lui ouvrit la porte de la voiture et quand il fut installé à côté d'Anna, lui posa maternellement une main sur la tête en lui disant de ne pas oublier de lui écrire.

Première étape à Borgonovo où Notker voulut lui montrer la tombe de Giacometti. À la sortie du cimetière, il l'invita à observer les montagnes qui s'élançaient derrière le village : « En regardant ces cimes on voit la source de ses statues filiformes. » Il ne voyait pas très bien ce qu'il voulait dire, mais il préféra se taire. Pour contenter Anna, halte-déjeuner au restaurant Aqua Fracta près de la montagne qui « fait pipi ».

Au village de la petite famille, il ne fut pas facile de prendre congé d'Anna : elle refusa de descendre de la voiture. Il dut l'accompagner dans sa chambre où elle lui fit cadeau d'un énorme ours blanc. Notker la pris dans ses bras, fit signe à Louis de sortir et le rejoignit une dizaine de minutes plus tard. Pour la convaincre de garder son ours, il lui avait promis qu'ils iraient lui rendre visite à Tartano : « Quand il se sera bien installé, tu lui apporteras ton ours. »